

Nouvelles pratiques sociales



Tenir! Les raisons d'être des travailleurs sociaux,
Jean-François GASPARD, Paris, Éditions La Découverte, 2012,
298 p.

Josianne Crête

Volume 27, Number 1, Fall 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1033629ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1033629ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0843-4468 (print)

1703-9312 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Crête, J. (2014). Review of [*Tenir! Les raisons d'être des travailleurs sociaux,* Jean-François GASPARD, Paris, Éditions La Découverte, 2012, 298 p.] *Nouvelles pratiques sociales*, 27(1), 239–243. <https://doi.org/10.7202/1033629ar>



TENIR! LES RAISONS D'ÊTRE DES TRAVAILLEURS SOCIAUX

Jean-François GASPARD

Paris, Éditions La Découverte, 2012, 298 p.

Il est évident que les travailleurs sociaux forment un groupe non homogène, qui se divise selon différents types et milieux d'intervention, diverses clientèles, etc. Toutefois, il est plus rare de les distinguer selon leur façon de faire face aux critiques qui leur sont adressées.

Cette profession est décriée, par la droite, parce qu'elle favoriserait l'installation dans l'« assistanat » et continue d'être critiquée, par la gauche, comme instrument de contrôle social, en des termes qui ont fait florès dans les années 1970. Enfin, très proches voisins de leur univers, les psychologues et les sociologues jugent souvent très sévèrement leurs pratiques, leurs discours et leurs écrits : ils dénoncent des pratiques aréflexives et stigmatisent l'utilisation mal maîtrisée, sinon « sauvage », des concepts et l'absence d'une théorie de leurs pratiques (p. 10).

Face à ces critiques, comment arrivent-ils à tenir? Gaspard¹ répond à cette question en s'intéressant aux pratiques des travailleurs sociaux pour discuter les principes et variations de l'économie de leur capital symbolique, tel qu'entendu par Bourdieu. Par l'observation et des entretiens individuels avec treize travailleurs sociaux de différentes disciplines en Belgique², il a colligé des données dont l'analyse factorielle permet d'identifier trois catégories d'intervenants ayant différentes économies symboliques. Il s'agit des travailleurs sociaux cliniques, voulant soulager la souffrance des usagers, des travailleurs sociaux militants, visant le changement social, et des travailleurs

1. Jean-François Gaspard est un sociologue ayant travaillé pendant dix ans comme travailleur social avant d'enseigner dans une école sociale.

2. En Belgique, le travail social désigne un ensemble de professions et non, tel qu'au Canada, une profession unique.

sociaux normatifs, faisant simplement leur travail. Détaillant à tour de rôle ces catégories et leur économie de capital symbolique, le livre de Gaspard se divise en trois parties, ayant chacune quatre chapitres. C'est ce qui est résumé ici.

Première partie : « Espérer un titre : les travailleurs sociaux cliniques »

Les trois participantes – toutes des femmes – classées comme travailleuses sociales cliniques, prennent pour objet d'intervention la souffrance des usagers, où la demande formulée est un prétexte pour faciliter le travail visant à soulager cette souffrance. Les « accidents biographiques » qu'elles ont vécus structurent leur engagement professionnel, tout comme leur « place de femme », valorisant ce qui est féminin.

Ces intervenantes voient leur travail dans une relation triangulaire entre elles, la souffrance et le patient. Extérieure à cette relation, l'institution « n'intervient que quand le charme de la relation triangulaire est rompu » (p. 52). Elles présentent donc leur travail en mettant de côté les contraintes institutionnelles, considérées moins nobles. Cela leur sert aussi à mieux se positionner dans la hiérarchie des professions en les approchant des positions hautes (psychologues, psychiatres, etc.) et en les éloignant des positions basses (bénévoles).

Elles accordent une grande importance à la réflexion et à l'introspection, dont la forme la plus élevée est la supervision. Le superviseur devient pour elles une figure d'autorité morale avec qui elles entretiennent une relation influencée par leur trajectoire. Ici, l'auteur propose une analyse de la façon dont cette influence se joue, mais la petitesse de l'échantillon n'appuie pas – à notre avis – la relation quasi-causale qu'il suggère. L'exploration est donc à poursuivre. Au-delà de la supervision, le travail sur soi est aussi nourri par de courtes formations et des lectures fortement mises de l'avant dans le discours, moins dans l'action.

Au plan de leur économie symbolique, ces intervenantes ont tendance à euphémiser les relations de domination qui les entourent. En fait, aspirant aux positions hautes, elles ne cherchent pas la reconnaissance des usagers, mais bien celle de leurs collègues pour la quantité de travail effectué et celle des dominants pour la qualité de leur travail. Toutefois, n'oublions pas qu'elles dépendent de l'investissement de l'utilisateur dans la relation pour atteindre cette valorisation.

Deuxième partie : « Mobilisations improbables : les travailleurs sociaux militants »

La deuxième catégorie de travailleurs sociaux décrite par Gaspard est celle des travailleurs sociaux militants. Ici, les trois participants se rassemblent par une impossibilité à « rester sans rien faire » devant certaines causes sociales. En fait, dans leur trajectoire faite d'embûches, leur implication sociale et l'héritage de l'engagement social de leurs parents structurent ce qu'ils sont professionnellement.

Contrairement aux travailleurs sociaux cliniques, ils définissent leur relation aux usagers par le contexte légal et institutionnel qui l'encadre, qu'ils remettent constamment en question. Ainsi, ils prônent non pas l'autonomisation des usagers, mais bien la collectivisation de problèmes individuels. Pour ce faire, leurs interventions sont basées sur des savoirs transmis par le travail et l'engagement. En fait, bien que leur scolarité leur ait donné accès à une deuxième chance professionnelle, ils rejettent les savoirs scolaires.

Dans leurs liens avec autrui, ils vivent de la concurrence avec d'autres militants prônant des idées – parfois très – différentes des leurs, peu avec les travailleurs sociaux cliniques, et une certaine prudence envers les bénévoles. Toutefois, ces tensions sont vécues positivement, puisqu'ils trouvent leurs rétributions en espaces hostiles. Par exemple, des attaques de militants concurrents sont pour eux de la reconnaissance, tout comme les invitations à des activités académiques (qu'ils dévalorisent pourtant), et le fait qu'ils trouvent leur énergie dans l'ampleur du problème à résoudre.

L'auteur souligne que leurs vies professionnelle, privée et militante se chevauchent. Cet enchevêtrement explique que l'égalité entre eux et les usagers leur est centrale, ce qui leur vaut de nombreuses marques de reconnaissance de la part d'usagers, valorisant surtout celles provenant des plus désaffiliés. Aussi, recevant peu de reconnaissance de leurs collègues et patrons, ils en tirent plutôt de leur rôle de personne référence dans leur milieu, ayant une réelle vocation pour leur cause.

Troisième partie : « Un travail comme un autre : les travailleurs sociaux normatifs »

Bien différemment des précédents, les travailleurs sociaux normatifs ne remettent pas en question le cadre guidant leur travail. Aussi, pour ces sept participants, ce n'est pas la vocation qui guide leur trajectoire professionnelle, mais bien le hasard. Ce dernier est toutefois totalement absent de leur lecture de la situation des usagers. L'hypothèse de l'auteur est que plus rien ne doit être laissé au hasard, le respect des règles devenant alors central.

Central, ce respect du cadre se fait en quatre étapes. D'abord l'utilisateur doit s'en remettre aux travailleurs sociaux pour se mettre en ordre. Par la suite, ils rappellent le cadre, qu'ils appliquent avec une « ingéniosité pratique » (p. 213), afin d'y inscrire l'utilisateur. Ensuite, ils contrôlent ce que fait ce dernier. Finalement, ils n'hésitent pas à recourir à l'obligation et à la contrainte pour imposer les changements visés. Il n'y a donc pas de prétention à l'égalité entre eux et les usagers.

Tout ce travail se fait dans un espace auquel ils sont attachés, qu'ils s'approprient tout en maintenant une distance entre vie privée et vie professionnelle. Plutôt indifférents à leur formation académique, c'est à partir de leur terrain qu'ils font leurs apprentissages professionnels, par « des savoir-faire contextualisés : inscrits dans un cadre de travail, un temps, des interactions spécifiques » (p. 232). C'est pourquoi ils sont si peu enclins à suivre des formations, qu'ils critiquent souvent sévèrement.

Parmi les participants correspondant à cette catégorie, tous disent simplement « faire leur travail », mais uniquement certains arrivent à y trouver une valorisation. Ceux-ci sont dans un contexte où leur travail est reconnu et où ils sont valorisés dans le fait d'être le dernier recours des « cas désespérés ». Pour leur part, ceux qui n'arrivent pas à trouver un sens positif à leur travail sentent un manque de reconnaissance, qu'ils tentent de compenser en se distinguant sans gêne des bénévoles et en mettant de l'avant leurs savoirs et habiletés. Ils vivent une « désillusion biographique [les laissant les] mains vides sur le marché social local de l'économie des biens symboliques » (p.268, emphase d'origine).

Conclusion

Ceci amène l'auteur à identifier trois points centraux de l'économie symbolique des travailleurs sociaux. D'abord, les « usagers n'interviennent qu'à la marge de cette économie symbolique » (p. 272). En fait, les travailleurs sociaux sont appelés à investir différentes scènes pour obtenir la reconnaissance souhaitée. Ensuite, ce qui est administratif n'est pas un fardeau, « ces tâches leur paraissent, le plus souvent, "évidentes", mais ne nécessitent pas que l'on s'y arrête en paroles » (p. 273). Ainsi, tous accordent une plus grande importance à leurs savoirs spontanés qu'à ceux qui sont techniques. Finalement, il souligne que les travailleurs sociaux accordent une importance variable au cadre qui entoure leurs interventions, dans lequel la question de la domination semble tout de même jouer un rôle important pour la compréhension de la profession.

Ce livre, bien écrit et proposant une vision novatrice de ce qui distingue les travailleurs sociaux entre eux, se conclut sur l'idée que, bien que quotidiennement confrontés à des contradictions structurelles, ces intervenants sont loin d'être paralysés. Différentes raisons les motivent à continuer, mais tout cela leur fait sentir qu'ils doivent agir, et c'est ce qui leur permet de tenir.

Josianne CRÊTE

Étudiante de 3^{ème} cycle en service social

Université de Montréal